

Notre disparition

Jean Pierre Girard

Number 118, Fall 2008

La bonté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14039ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Girard, J. P. (2008). Notre disparition. *Moebius*, (118), 99–111.

JEAN PIERRE GIRARD

Notre disparition¹

1

Tu ne peux pas savoir à quel point je t'espère.

Tu serais déjà moi, eau limpide, et ce serait évidemment insupportable, je n'ai pas assez épilé ta peau, chanté l'azur ou les feuilles de tabac, ni assez prié d'ailleurs. Quand je pense à toi, il y a des amulettes dans ma paume, et je tente de me défaire de ce que j'ai appris, je voudrais immoler une vierge, parfois je réussis tout.

Je pense toujours à toi. Je peux le dire : je suis la seule. J'ai interrogé toutes les femmes en ce monde, une par une, et je suis la seule à penser constamment à toi.

Tu es un tissu et un rocher dans ma vie. Une bille patinée par le verglas, dure et très sûre à la fois, un boulet de canon et une pierre du Grand Nord polie par des mains rugueuses. Tu es une voûte et aussi mon repos. Tu es intolérable et bénin, nécessaire et totalement léger, une soie.

Je ne comprends pas très bien ce que tu regardes quand tu me regardes, tes yeux qui vieillissent avec moi, et cette étrange sollicitude, ton amour je crois, que je reçois comme une onction sur un cadavre tiède, chaque jour j'ignore exactement, et je ne sais pas non plus ce que tu vois de moi, ton opacité étrangère, ma clarté, l'échange de nos vœux, je ne saurai jamais, et je t'aime.

Dis-moi : de quelle manière, ou avec quelle outrageante insistance, te dévisagent-elles, certains soirs, quand tu marches dans la rue, et la direction alors de ton pas, quand les feux des autres femmes se posent sur toi et que mon âme t'habite ?

Je veux prendre tous tes adverbes à bras-le-corps, tu entends, et je veux que tu avances lentement vers chacune de mes toiles, je serai ton araignée alors, et toi ma mouche. Oui, ris. Tu peux rire.

As-tu déjà eu peur, avant moi, dans ta vie? Dis-moi.

Voici une promesse: je ne te demanderai jamais de comprendre.

De quelle manière es-tu parvenu à rester un homme, dis-moi encore? Et combien de fois as-tu menti? J'aimerais bien savoir ça.

Je ne distingue plus de toi qu'une silhouette, et c'est quand je ferme la main sur ta chemise que je suis certaine de ma dérive un moment, et ancrée dans nos risques absurdes.

Le reste va vraiment très vite. Tu meurs à toute allure mon amour.

J'aimerais beaucoup, tu sais, que tu m'aides.

2

Tu es un tout petit peu idiot, mais tu es aussi succulent. Chez un enfant, cette idiotie serait charmante.

Je pense que je suis trop nombreuse, je crois que tu ne pourras jamais suffire, et en même temps au creux de mes aisselles s'agite une feuille de tremble, et je devine alors que si quelqu'un peut effleurer ma main sans y laisser la marque de ses crocs, sans que moi-même je ne morde, si quelqu'un peut allumer un feu doux à mes pieds et porter sens à mes dires, sans me trahir trop souvent, c'est toi.

Tu es un sucre.

Je te décrirai peut-être, tout à l'heure, après le thé, la mesure de ma joie, la hauteur de ce que je vois quand je porte ton blouson, et mes cieux.

Je te brouille chaque soir et je te frémis. Tu es, au creux de mon poignet, si doucement vivant, tu ne seras jamais aussi vivant je crois, mais je ne connais rien aux perles, je roule dans le sable, j'ai envie d'ouvrir ma poitrine, l'envie furieuse et noble de confirmer ton existence, c'est exactement dément, je ferme les yeux, sur ma bouche se

pose une joconde, et tu m'assures que mon sourire est la fin du monde.

Je te crois.

Je te concerne à peine, et cependant tu es mien.

Tu es un fou, un incendie dans la principauté du Bengalanau, ma flamme-mère.

Tu es aussi mon amour.

As-tu peur, chéri?

Mon Dieu, mais de quoi as-tu peur? Les fous n'ont pas peur, les gamins et les idiots non plus, alors tu n'as aucune chance mon cœur, tu n'es malheureusement pas de ceux qui seront crédibles dans le rôle des terrifiés, je suis désolée de nouveau, je pense que je pourrais passer ma vie à colmater tes fuites. Danaïde, ta Danaïde.

À mon tour je ris, alors toi, laisse tomber, je vais ouvrir pour nous une bouteille.

Calme-toi d'ailleurs. Je suis là. Tout peut désormais arriver, car tout peut désormais nous arriver. Tout sera un chant.

Mais toi, ce soir, ne ris plus. Je voudrais boire gravement, cette fois, tournée vers le couchant, boire gravement.

S'il te plaît arrête.

Le rire est parfois une indécence, même le tien.

Déplace un peu ton genou.

3

Ce n'est pas : *Parler*. Ni : *Taire*.

Ce n'est pas non plus ce que « parler » pourrait vouloir dire.

Je suis souple depuis ton chemin, un vent à nommer, une errance qui joue de la clarinette, tutuut, tuuut, tut! Je traverse souvent les pièces sans toucher le sol, je lis des journaux, je regarde avec une stupéfaction collégiale mon répondeur téléphonique, je relis les instructions, je découvre dans mes cahiers mille tapisseries persanes et sous mes doigts ou dans mes malles, je tâte mes propres chairs, des lettres ridées, et je sens le regard des Anciens posé sur ma foi magnifique, et je te retrouve dans chaque baie, au cœur de toutes les capitales, dans un café tu es là, près

d'une fontaine, c'est toi, tu t'ébroues comme un poulain, notre histoire est prodigieusement amoureuse et je n'en peux presque plus, tu étais à Rome, je le sais maintenant.

Je voudrais nous réparer, mon amour, affirmer notre demain, et je suis consciente du caractère cinglant de mon vœu, je suis une branche de saule, et immergée dans notre eau je déploie des tentacules qui sortent de moi, à ma grande surprise je pousse.

Je suis cette femme qui invente notre vie, qui n'en peut plus, qui sourit, qui laisse retomber sa main sur les aspérités de son corps, qui sourit encore, peut-être grâce à ta vitale ironie.

Tu entends, mon fou ?

Tu poses tellement de questions, tu es peut-être un filou, mais tu te tais aussi, si souvent que j'ai peur un peu pour toi, pardonne-moi.

Quelque chose en toi est à l'abri pour l'éternité.

On a vissé, en toi, cette part qui est mienne.

Tu m'as, en somme, reçue, et je suis ton cadeau nommé.

Et je suis contente.

Tu n'es pas un filou alors, je me rappelle. Tu es un loup qui réchauffe un agneau, une Bretagne arrachée au continent, un désir en laisse, un fil de lin noué à un jonc d'or blanc, je te mascarade et je suis très très bien.

Je ne suis pas certaine de pouvoir tenir, cependant, cela dit, toutefois.

Je t'imagine souriant et amical, mon incertitude et ma crainte te font sourire, je ne suis pas certaine de pouvoir tenir dans ma chair tous tes paysages, et toi, tu souris, tu veux protéger quelque chose dans ma tête, je crois, tu es malhabile et touchant. Tu sais des choses de moi que je ne sais pas, et tu ne sais pas comment me les dire.

Je te déteste, mon amour, je t'assure, quand tu te fais amical, et quand tu y parviens avec ce talent hybride que je déteste aussi, j'ai froid, vraiment froid, et tu as tellement de talent.

J'ai brûlé un livre hier ; j'ai regardé s'élever la flamme unique, celle que chaque livre possède quand il a été écrit, et pas seulement rédigé. J'ai pleuré mais à peine, j'ai entendu tes milliards de voix enfin, mots hachés, phrases trouées qui

dessinaient ta forme comme une frontière pointillée sur une carte géographique périmée, tu dormais, j'ai nettoyé un peu partout dans la pièce, la nuit était splendide, j'ai avalé des tirets, et ta fesse bien ronde sous la lune, c'était beau. J'ai regardé l'aspirateur et j'ai fait semblant. Je ne sais pas de quoi ni à l'endroit de qui, mais j'ai fait semblant de quelque chose. Ça m'appartient et m'épouvante en même temps, je ne pourrais pas supporter ta compassion.

Je porte tous les théâtres, je suis femme de scène et de coulisses à la fois. Je m'agenouille quand je suis toute seule.

Je vais tout à l'heure chercher ta main et trouver ma maison, ce sera de nouveau l'heure des murs et des matins entre nous, je voudrais que tu me saisisses totalement, que tu me comprennes d'un seul coup magique, mais je tiens aussi à ton incompetence, à ce que tu gâches encore une fois tout, que tu souffres et que nos sangs se mélangent comme des asphaltes chauds, que tu soulèves ton chapeau et que j'en sorte comme un lièvre rasé.

Je presserai un jus pour nous.

Je suis ton aube.

Tu te rappelles, un matin, tu as tenu à boire tes oranges dans mes paumes. Ta langue doucement léchait ma ligne de vie, il n'était pas encore six heures, j'ai sûrement contracté une ride à te voir ainsi penché, sur moi. Tu as ri. J'ai à nouveau trouvé insupportable d'être ailleurs qu'en toi, je veux mes sucs appliqués sur chacun de tes grains de beauté, je veux décrire l'ensemble, dessiner la terre du haut du ciel et, en même temps, je veux être terriblement précise dans les détails, chirurgicale, une incision, je veux bien sûr te faire suffisamment mal et d'un seul coup là aussi.

Nous sommes des verres vides, couchés sur le côté, parfois un oreiller nous attend, nous sommes roses alors, et un moment fidèles.

Je veux que tu vives.

Je veux que tu vives et je te veux exactement libre.

4

Le mot juste. Je veux dire : Le mot : « Juste ».

Cette nuit-là, tu dances sur la ligne de ma mémoire et de mes hanches, et je te laisse t'agiter, t'efforcer, mon grimpeur. Puis je souris de voir ton ombre nue à mes pieds, tes gestes hésitants, tes doigts et tes cheveux, ton inconfort, tu es tellement notre amour cette nuit-là, heureusement que tu es avec moi, je pense que troublé comme tu l'es, tu pourrais prendre n'importe qui, et passer le reste de ta vie à te convaincre.

Tu me renverses, je ploie, tu es solennel, la musique, peut-être n'entends-tu pas mon rire, et moi, je piétine dans mes sanglots ternes, je chantais tu sais, et j'ai vraiment résisté, mais heureusement j'ai accepté avec folie de mourir, j'ai pouffé, hurlé juste assez fort et tu es entré en moi divin, et j'ai enfin senti ce battement que je soupçonnais depuis toujours tapi dans le maquis qui me servait d'âme, et que je confondais avec mes pleurs, j'ai pensé à nos mères et à tous les enfants du monde, je devenais ce que je suis.

J'ai pleuré, pleuré encore, et je t'ai rassuré.

Tu es des années.

À mon tour de ne pas comprendre, en ce soir maigre, mais à mon tour aussi, je te le promets, d'être là à jamais, dans cette fronde et cette absence dense dont je recouds patiemment les bords sur les quais du monde entier, ou quand j'appareille et te cherche, dans ce projet maudit et dans cette évidence aussi, *like a bird, In the mood for love*, je l'ai chuchoté à ton oreille blessée quand tu t'es enfin assoupi ce soir-là, oui je porterai mes plus belles robes, pour toi, jamais vraiment la même, savoir enfin que je suis cette réponse insolitaire, ta variable, ta Japonaise, un savoir enfoui loin en moi par ceux d'avant, un songe, un voile devant tes yeux rouges que le soleil effraie, j'ai une rose tatouée dans mon dos désormais, qui attend la tienne, et qui meurt dans cette vase théorique que tu lui imposes.

Ma rose t'attend, immarcescible.

Je suis une ombrelle, fais-moi l'amour.

Je suis un crustacé, une équation à résoudre, à déchirer, à porter sur une montagne pelée, je suis à graver peut-être, et j'ai perdu le sentier de la pudeur, mais c'est bien possible

après tout qu'une vérité passe par moi, que je sois cet esquif, je calculerai mes laves jusqu'à notre fin, ne comprends-tu pas, je criblerai mon ventre de mille aiguilles, je serai moi-même le dard, ne comprends-tu rien ?

Je suis un avenir.

Ta femme et tes armoiries.

Et je sais nos dépendances *justes*.

Je n'ai pas peur, tu comprends ? Ce n'est pas de la peur. C'est seulement *abandonner*, et personne avant toi n'a offert à mon abandon un écho que je pouvais entendre.

Quand je dis : « Je n'ai pas peur », je sais que toi tu m'entends, et que si jamais tu ne m'entends pas assez, eh bien tu vas essayer de m'entendre mieux, et que tu feras ce qu'il faut, et que *Nous* adviendra encore, et encore.

Je le sais.

Je suis presque désolée. As-tu froid ?

5

Être pour de bon cette pierre, me fondre en sable et en poussière, ramassée sur moi-même, être une seule fois tout.

Attendre en paix, alors. Être fleur et neige tombée.

Mon long cri d'amour.

C'est toi, tu entends ?

Tu n'es pas sourd. Tu es mon amour. Je te hais quand tu te veux sourd.

C'est toi que je crie, et c'est vers toi ce long cri.

Tu es une boucle aimée qu'infatigablement je noue.

Je m'excuse, oui je m'excuse.

Je comprends d'où tu parles, et je m'excuse.

Tu es jamais.

6

Tu n'as presque pas évoqué ton besoin de ciel, c'est couard ou courageux, hardi ou fou, je ne sais pas, et j'ai un petit peu mal au dos maintenant, mais quand tu pointes les nuages, quand tu es très très près de moi, et que tous les deux nous acceptons nos évidences, je vais mieux, j'ai moins mal, je t'assure, je voudrais un biscuit s'il te plaît.

Tu es un potage bien chaud.

Je veux m'en aller, moi aussi, mais il est tôt encore, je devrai ranger des choses après ton départ.

Je tiendrai ta main plus tard, le long des hauts remparts, je garderai sur la distance un œil bienveillant ; je te protégerai et te décrirai la ligne ininterrompue des eaux blanches.

Tu ne sais pas ce qui peut jaillir de moi, peut-être pas comme geste, comme élan évident, mais comme certitude oui, tu dois te douter de ce vent, cette puissance nordique dans mes reins, je te recouvrirai comme un ovule, je tisserai autour de ta blessure des chemins de bave, de crachat, de miel et de sang, je veillerai sur ces cicatrices, et je n'ai pas besoin que tu saches quoi que ce soit.

Nous approchons tous les deux du don, comme des bestioles effrayées nous approchons, pose un moment ta main sur mon ventre.

J'entends ton battement de cœur, d'ignorance et d'effroi, et toute cette valse se loge en moi.

Je suis un verre de cristal que tu emplis de peinture rouge.

Je suis belle.

Tu dois maintenant prendre bien soin, mon amour, suivre le chemin de ta blessure, passer à l'arrachement, et ouvrir. Il faut oublier les larves, je le pressens, je te supplie d'oublier les larves, je ne peux pas t'aider.

Mais tu ne seras pas seul.

Je vais maintenant préparer ce repas. Je mijoterai un bouillon de légumes qui sera prêt dans quelques heures, j'y ajouterai des pâtes, quelques pétales, et je trouverai un fromage et aussi du pain, c'est l'été.

J'aimerais bien que tu appelles la pluie en attendant,
mon beau sorcier, et puis marcher avec toi tout à l'heure
dans la pluie, avant de manger, j'aimerais aussi.

Tais-toi encore un peu, par contre.

8

J'apprends à te toucher.

Parfois, je n'ai pas mal.

Tu devrais arrêter de te cacher, je devrais te le demander, mais tu es si petit. Comme homme, quand tu geins, tu ne fais pas le poids.

J'allais si vite avant, et je revenais si vite de l'amour. C'était comme un éclair désespérant, et je dormais ensuite de longues semaines, lourde, persuadée que j'avais traversé des brasiers, j'étais en transe et perdue, éberluée, encore affamée, et sans alphabet.

Tout ce temps, est-ce que tu tenais vraiment le temps dans ta main? Est-ce de toi que vient la lumière? Est-ce qu'ils avaient raison?

Tu es une tisane et tu es des herbes folles.

Tu sais ce dont mes doigts ont convenu? Ils ont décidé ensemble d'éveiller chaque pore de ta peau en les effleurant tous, un par un, des minutes entières pour un seul atome, ce sera ma vie et mon odyssée, comme une légende balbutiée vers toi. L'un sera l'œuvre de l'autre. Je vais te créer.

Tu m'as dis que je créais tout ce que je touchais. J'ai décidé de te croire et de croire, d'aller visiter cette foi par laquelle tu as vécu, je vais circuler dans le paysage argenté de ton étrange foi, je ferme les yeux d'ailleurs.

Personne, j'en suis certaine, aucun humain n'aura pleuré en vain, si j'atteins un jour le bout de mon ouvrage.

Je serai partie des années auparavant, à ta rencontre, et si je suis assez patiente et empressée, si je suis assez fervente j'aurai extirpé du sommeil chacun des pores de ta peau, et je pourrai assister menue et émue à ta mauve naissance, nous serons notre propre gloire alors, je te saluerai comme un mage endimanché en me penchant la tête et le corps vers ta chevelure de plomb, je masserai tes pieds avant que tu ne me soulèves comme une idée folle, que tu ne me fasses l'amour pendant que je te ferai l'amour, nous serons notre propre Moyen Âge et nos corps formeront une arche qu'assailleront des hyènes déchiquetées bien avant de nous

atteindre, broyées qu'elles seront entre nos bras, dans un carnage sanglant dont nous rirons, nous serons des fées.

Je serai un peu plus vieille et plus ridée. Et toi, tu auras commencé à t'effacer, on aura enfin baptisé quelque chose dans ton sang ou tes os, nous chercherons ensemble un nom acceptable pour tes maladies, et des milliards de secondes se déploieront afin que je pétrisse tes coudes sans les assauts des miroirs, tu seras ma mère, mon père, ma fille et mon amour.

Je t'en supplie, dors encore.

9

Appât de lumière dans ton dos meurtri, et besoin de tes yeux moi aussi, plus souvent, comme si je regagnais enfin le siège d'une apaisante vulnérabilité, il fallait s'y attendre, je serai une enfant, mais j'ai également besoin de foule, cette multitude où j'ai appris que je t'aimais, où je veux te perdre désormais, le plus souvent possible, toi qui me manques tellement, je te veux si souverain et si libre, respirer est horrible quand tu n'es pas là.

Mais te savoir seul, en marche, vers notre lit, toi qui t'arrêtes ici et là, qui parcours un magazine, sirotes un café, en attendant de te retrouver dans notre lieu où d'ailleurs je me dirige, moi aussi flânant, je comprends, je vois, et j'accepte maintenant.

Et je t'aime, oh oui, tant!

Je retourne aux fontaines. Je t'y revois, qui te disperse.
Je pleure et je pleure.

Et je t'aime.

Je suis ta planète.

Je vais enseigner à nos enfants le chemin du lit, je dessinerai des oiseaux et des fruits sur les murs, une sorte de savoir absolument intime, une prière au repos. Je vais montrer à nos enfants la mesure terrestre d'une incertitude, sa joie et sa terrible sérénité. Je vais leur donner l'ordre de vivre. Et je vais le leur intimer si bas qu'ils ne pourront guère, eux non plus, s'empêcher de douter, comme une obole qu'on fait à des païens je chuchoterai : Vivez... Vivez, enfants.

On dirait ce soir que ma tête s'est détachée de mes épaules, on dirait que cette phrase qu'ils liront nus ne s'arrêtera jamais.

Je leur révélerai tout de toi, je serai ta parole, ta vérité, peut-être aussi ton bouclier.

Que des enfants entendent ces échos, mon amour, et toi admets ta main sur mon sein, encore ce soir, fais cet effort pour moi si tu n'en peux plus.

10

J'ai rencontré ma propre incompetence, mon ignorance et ma joie, chez toi.

Elles attendaient dans tes ruines tranquilles, je suppose, il y avait un peu partout ce liquide qui t'insupporte, qui fait apparaître les lettres, les images, les éclats et tes idées, à certaines époques ils appelaient cette boue des larmes.

Tu vivais dans un repaire de larmes et je t'ai immédiatement aimé.

Tu observais la ville en m'écoutant et je t'ai immédiatement aimé.

J'ai posé ma tête sur ton bras, j'ai vu tes yeux splendides, et tes mondes, du dehors je les ai bien vus. Je sais maintenant ce dont un homme peut avoir besoin quand par hasard il s'éveille.

Tu es un chat.

Je suis assise désormais sur cette ignorance et cette joie humble, vautreée parfois, car nous nous sommes enseigné l'immobilité sacrée et ses impossibles offrandes. Mais je t'attends infiniment, sache-le.

Tu arriveras peut-être à inventer que je suis floue, diffuse, mon amour. Tu auras peur encore, tu as toujours eu si tendrement peur de tout.

Eh bien crains, s'il le faut ! Crains, mais va cependant.

Je suis claire et forte en ce jour, tu peux être terrifié en toute confiance, sans aucune amertume, avec l'effroi d'un chasseur. Je suis à toi, et cette eau limpide autour de tes yeux, cette musique obscène, c'est moi, verte et frêle, puissante.

Tu portes nos secrets, je porte nos ronces et nos roses.
Je suis là, Amour, tout juste derrière mon image.
Je t'attends infiniment, et devant toi je marche, pour
t'éviter quelquefois la gifle du vent.

Note

Le texte de « Notre disparition » a d'abord été installé en lettres vinyle et papier velin, sur un mur de 4 x 16 mètres, avec 11 photos d'Ève Cadieux, pour l'exposition « Côte à Côte » du Musée d'art de Joliette (juin-décembre 2006). Il a également constitué la partie littéraire de l'exposition « Œil pour dent (correspondance) », à la bibliothèque d'Egletons, en Corrèze (France) du 2 au 23 mai 2008, avec des dessins du peintre français Benjamin Bozonnet. La prochaine étape consiste à réunir les trois œuvres, qui interrogent les liens entre le photographique, le pictural et le littéraire, lors d'une même expo, quelque part en Amérique ou en Europe.